

Reçu au lieu

Numéro 125, hiver 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/84851ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (imprimé)

1923-2764 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(2017). Compte rendu de [Reçu au lieu]. *Inter*, (125), 96–98.



Foucault anonymat

Érik Bordeleau

Écrit par Érik Bordeleau en 2015, *Foucault anonymat* met brillamment en relief le concept d'anonymat que nous retrouvons au sein de la philosophie de Foucault. Bordeleau emboîte le pas dans cette lecture et nous tisse des affiliations entre la pratique de l'anonymat foucauldien et celle, notamment, de Maurice Blanchot, de Tiquun, d'Anonymus et de Santiago López Petit. L'auteur complémente ces associations par des chapitres fort à propos pour définir ses lignes de mire comme « Résister en personne » et « L'anonymat comme critique de l'intériorité privée », tous deux remettant les pendules à l'heure en ce qui a trait à la croyance selon laquelle l'anonymat ne serait qu'un simple renoncement nominal.

Bordeleau nous propose d'appréhender l'anonymat comme une tentative de perdre notre visage. Cette expérience est rendue manifeste par l'*experimentum linguae* (expérience du langage), que Foucault a développée notamment dans *L'homme est-il mort ?* comme mise en bouche pour parler de l'anonymat. De manière implicite, l'expérience du langage est à l'instar de celle de l'anonymat puisqu'elle « met à mal le sujet parlant : elle en dissout l'unité apparente et ébranle l'évidence d'une intériorité absolue » (p. 44). De cette manière, l'auteur appréhende l'anonymat telle une stratégie pour mettre à mal, et ainsi multiplier, notre unité et notre intériorité. De fait, l'aporie qui consiste à faire de l'anonymat une posture de résistance positive, ou de capacitisme (*empowerment*) par la négation de soi, est surmontée par la multiplicité de nos existences, de nos « devenirs-révolutionnaires » (p. 47). Ainsi, et l'auteur l'évoque bien tout au long de ce livre, si les dispositifs, tels que définis par Foucault, et leur capacité à faire prise sur nous nous tiennent en laisse, nous pouvons

dès lors percevoir l'anonymat comme une issue de secours.

Cet ouvrage offre une forte réflexion autant sur le fait d'intervenir sur les processus de subjectivation que sur les dispositifs pour rendre manifeste cet « Ingouvernable qui est tout à la fois le point d'origine et le point de fuite de toute politique » (p. 62). Comme l'auteur l'évoque, l'anonymat met en place une stratégie de *con-sistance* (étymologiquement : « se tenir ensemble ») plutôt que de *ré-sistance* (étymologiquement : « ne plus avancer »). De fait, « il ne s'agit pas tant de ré-sister que d'apprendre à con-sister, sur les plans collectif et individuel » (p. 72). C'est ainsi qu'une nouvelle éthopoïétique – telle qu'élaborée par Bordeleau dans son livre de 2010 – est mise en espace par des êtres en résistance qui se singularisent pour se tenir ensemble face au dispositif, sans pour autant rester coincés dans la politique de l'identité et sa célébration des « différences » individuellement.

L'anonymat, esquissé de la sorte, nous inscrit donc dans une forme de résistance qui n'est pas en réaction avec un pouvoir qui serait extérieur à nous ; l'anonymat s'attaque à *se résister* puisque « l'on n'échappe pas à la contrainte et à la possibilité d'être puissant » (p. 71).

Steven Girard

Le Quartanier
C. P. 47550
CSP Plateau Mont-Royal
Montréal (Qc)
www.lequartanier.com
ISBN 978-2-923400-90-7

City Sonic 2015 A Sound Art Selection

Conçu d'abord comme « un parcours sonore en ville », City Sonic va à l'encontre de l'exposition d'art contemporain ou du festival classique pour privilégier la création contextuelle et l'itinérance avec un itinéraire interdisciplinaire d'installations (ponctué de performances, d'ateliers, de conférences...) mettant en scène des sons dans l'univers particulier de l'espace de la ville de Mons, en Belgique. Dédié aux arts dans ses diverses formes et pratiques, City Sonic regroupe, chaque année en septembre, des artistes belges et internationaux issus de différentes disciplines (arts plastiques, vidéo, musique, architecture, arts numériques, créations radiophoniques, poésie...). L'idée est de « mettre en espace des sons, des paroles et des musiques différenciés, de manière prospective, poétique et nomade ». Cette profession de foi défendue ardemment par Philippe Franck, directeur-fondateur de la manifestation, et l'équipe de Transcultures atteste d'une démarche particulière, militante et résolument tournée vers le croisement, la confrontation de disciplines, d'aventures artistiques multiples et jamais formatées.

Depuis près de quinze ans, City Sonic a vu participer des artistes aussi divers que Luc Ferrari, Charlemagne Palestine, Léo Kupper, Jean-Paul Dessy, Hans Peter Kuhn, DJ Olive, Ramuntcho Matta, Pascal Broccolichi, Baudouin Oosterlynck, Charles Pennequin, Stephen Vitiello, Phill Niblock, Emilio López-Menchero, Régis Cotentin, Diane Landry, Alexander MacSween, Jocelyn Robert, Rhizome et des dizaines d'autres. Transcultures a de

plus noué des liens de complicité avec de nombreux partenaires.

Récemment parue, la compilation *City Sonic 2015 : A Sound Art Selection* éditée par Philippe Franck (lui-même créateur multisonore), reprend sur un CD bien rempli 26 participations de l'édition 2015 qui s'inscrivait dans Mons, capitale européenne de la culture. On y retrouve des pièces explicitement musicales dont la sensuelle mélodie « Soy Libre » du violoncelliste français Matthieu Safatly (également présent avec son groupe Quattrophage au côté de Black Sifichi avec sa voix profonde), la douce promenade musicale de Dominique Lawalrée (discret compositeur belge de la « nouvelle simplicité », actif depuis le début des années quatre-vingt, que City Sonic a permis de redécouvrir) « De temps en temps » ou encore l'intense « To Kiss and Not to Kiss » extrait des *Huit pièces curieuses pour violon seul* de Baudouin de Jaer. Parfois, il s'agit de véritables chansons, à l'instar de celle de Martyn Bates (la voix céleste du duo anglais Eyeless in Gaza) à partir d'un poème de James Joyce qui revendique sans ambages son approche lyrique. Mais l'essentiel du disque réside dans la mise en relief du travail d'arpenteur de son que propose la majorité de ces artistes. Ainsi en est-il du travail de l'Anglais Janek Schaefer pour son « 103 FM », à la fois doux et dense en fréquences, enregistré sur la route qui inspira *Crash* à JG Ballard, de la poétesse portugaise Margarida Guia qui revisite le temps qu'il fait ou de Jean-Marc Boucher, artisan du minilabel ambient Taàlem, mixant ici des pièces de son catalogue. Plus loin, on revient à la poésie sonore ou action, c'est selon. Avec son « Super mollo », Charles Pennequin prend le contre-pied de ses invectives habituelles et appelle au calme tandis que Kurt Schwitters voit son historique « Ursonate » découpée et revisitée sur un fond d'électro entêtante par Maurice Charles JJ (également présent au saxo soufflé et aux traitements électroniques avec Isa Belle + Paradise Now aux bols tibétains vibrants pour un « Matera Prima » organique) et Pierre-Jean Vranken, alias Artaud+. *City Sonic 2015* reprend aussi des contributions électroambiantes d'artistes taiwanais (Fuji Wang et Yao Chung-Han, proche d'Ikeda) soutenus par le Digital Art Festival de Taipei (un des partenaires importants de cette copieuse édition 2015), des fragments de créations radiophoniques à la fois impertinents et poétiques (intégrés, cette année-là, dans le parcours Sonic pirates) de Zoé Tabourdiot, de Jacques Urbanska ou encore de Gilles Malatray qui ouvre ce disque avec un « Mons



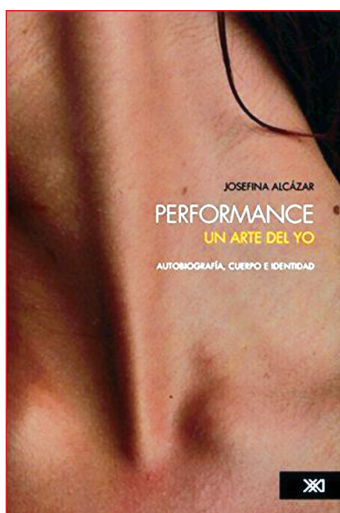
le son » qui donne le pouls à la fois de cette manifestation singulière et de la ville qui en est l'écrin.

Pour paraphraser Michel Chion, « [i] nous faut retrouver le plaisir de la ballade sonore. Une ballade pour les oreilles grandes ouvertes et le plaisir retrouvé de l'écoute aventureuse ». De façon très pertinente, il écrivait dans son livre *Le promeneur écoutant* qu'à l'endroit des notes musicales, nous raffinons dans la distinction exquise (le vocabulaire et le jargon de la critique musicale en attestent à merveille), tandis qu'à propos des bruits de la vie ordinaire, les mots les plus quelconques nous paraissent suffisants. City Sonic nous offre une fenêtre à la fois sur ces sons de la vie ordinaire et ceux de notes poussées dans leurs plus exquis retranchements. Il n'y a ici aucun étalonnage, aucune échelle de valeurs entre les sons, mais un grand flux qui ne cesse de les charrier, de les amener au plus profond de nous-mêmes.

À écouter aussi : deux cassettes sorties en édition limitée dans la nouvelle collection « Tapism » (archives de la *cassette culture*, des traces d'événements, des créations inclassables) de l'*alter* label Transonic (« label pour les sons autres », produit par Transcultures et associé à City Sonic). *Cassette Art #1* est une compilation joyeusement indisciplinaire de pièces historiques qui retrouvent leur support d'origine (Hal McGee, alias Dog as Master, Hänzel & Gretzel, Scanner, Playtime, Radio Prague) et de pièces nouvelles réalisées avec ou autour du support cassette (de belles contributions : Midori Hirano, such, Pierre Belouin, Christophe Bailleau, Gauthier Keyaerts, Bloem ! [Mc JJ et Anton Mobin], Dawamesk, Emmanuel Rébus et Harold Schellinx, &Stuff, Julien Demoulin, Félícia Atkinson...). *String Quartet with Windows Open* du compositeur et *cassette artist* néerlandais Harold Schellinx est une envoûtante composition maximaliste, le condensé d'un enregistrement *live* pendant 24 heures de performance lors du festival NBT/City Sonic Summer Sessions à Bruxelles en juillet 2015, mêlant cordes enregistrées, interventions en direct (Baudouin de Jaer, Matthieu Safatly...) et bruits des trains passant au-dessus de la salle de Recyclart. Une approche *in situationiste* au cœur même du projet City Sonic.

Éric Therer

Disponibles au www.transonic.com et téléchargeable au www.transonic-records.bandcamp.com.



Performance, un arte del yo. Autobiografía, cuerpo e identidad
Josefina Alcázar

En espagnol seulement, l'ouvrage couvre plusieurs aspects de l'art action et de la performance. L'auteure est une autorité sur ces questions, notamment sur leurs pratiques au Mexique – son pays d'origine – et la publication en tient compte.

Une première partie recense les « antécédents », l'histoire et les principaux protagonistes, spécifiquement au Mexique : dadaïsme, happening, situationnisme... La deuxième partie, que je traduis par « De la représentation à l'action », est l'occasion de réflexions sur les thématiques, les témoignages, les autobiographies, la présence, l'autoportrait, le corps-performance et l'identité. « Le corps comme notion culturelle » fait l'objet de la troisième partie. En quatrième, il est question de la performance en lien avec le je ou le moi (en espagnol le yo) dans une typologie de pratiques performatives avec des axes : le féminisme, le moi dans le miroir, le moi et la vidéo, le moi et l'abject, le moi hybride et le « je est un autre ».

C'est une bonne documentation avec quelques images, en noir et blanc, mais surtout une bonne information au sujet, surtout en dernière partie, d'artistes de la performance mexicaine, principalement Mónica Mayer, Elvira Santamaría, Lorena Wolffer, Lorena Orozco et La Congelada de Uva.

RM

Siglo XXI Editores
Cerro del Agua 248, Romero de Terreros
04310 Mexico, Mexique
www.sigloxxieditores.com.mx
ISBN 978-607-03-0613-6

Indiscipline !

Myriam Suchet

Sous-titré *Tentatives d'université à l'usage des littégraphistes, artstechniciens et autres philopraticine*, l'essai *Indiscipline !* de Myriam Suchet développe une réflexion théorique et personnelle sur cette notion utilisée depuis au moins quinze ans dans le milieu de l'art actuel, mais rarement étayée de façon approfondie. En effet, l'indiscipline « s'expérimente, elle s'expérimente » plus qu'elle se définit. En plus du refus des frontières entre les champs du savoir et de la création, elle s'avère une notion désobéissante, insoumise. Elle s'inscrit en cela dans la foulée de Foucault : « Parce que la discipline est une violence incorporée, l'indiscipline est nécessairement subversion et transgression, exercice d'un contre-pouvoir. » Cette insoumission, doublée d'un besoin de transcender les disciplines, est sans doute une des raisons pour lesquelles certains créateurs, comme le duo Doyon/Demers, préfèrent se présenter comme des artistes indisciplinés plutôt qu'interdisciplinaires. Suchet résume ainsi la distinction entre *indisciplinarité* et *interdisciplinarité* : « [D]avantage que de réconcilier les disciplines existantes, il s'agit de penser en amont de leur distinction. » Pour cette maître de conférences à la Sorbonne, où elle dirige le Centre d'études québécoises, « c'est la friction d'une pensée et d'un acte qui fait jaillir l'indiscipline ». « Parce qu'il s'agit, indissociablement, de penser et d'agir », écrit Suchet. Davantage démarche que concept, participant d'une attitude plutôt que d'un protocole, l'indiscipline se met en pratique. Elle permet de renouer avec les dimensions exploratoires et créatrices de la recherche : « Chercher, c'est transformer une évidence en question. » L'indiscipline avance à tâtons, invente. Avec enthousiasme, l'auteure plaide pour « le potentiel créatif de la recherche ». Si la recherche-crédation souligne

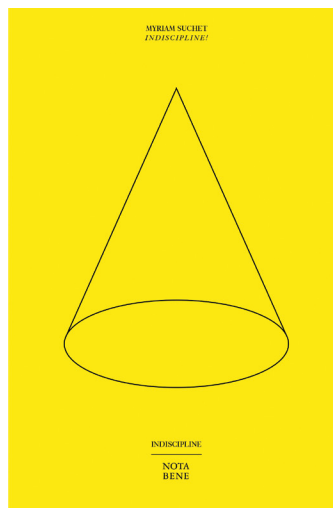
que la création s'accompagne d'un travail de recherche, cette relation ne s'énonce pas souvent dans l'autre sens. Et pourtant : « Dès lors que la recherche sort des sentiers battus, qu'elle bouscule les habitudes de pensée autant que les procédures d'investigation, elle produit du nouveau – donc elle crée ! »

Par moments, l'essai de Myriam Suchet prend des airs de manifeste, surtout pour repenser le milieu académique, tant au niveau de la recherche (avec cette belle idée de « l'interprétation comme geste de caresse ») que de l'enseignement (principalement celui de la littérature). L'auteure croit en une université davantage liée à la cité, une UniverCité « pensée et vécue comme un espace où explorer des manières inédites de vivre ensemble ». D'autres passages relèvent ainsi d'une suite d'exercices à essayer en classe pour mettre en pratique ces possibilités, alors que la dernière partie du livre offre un ensemble de pistes pour penser l'indiscipline, à travers des notes de lecture (surtout celles d'ouvrages en histoire de l'art) ou relatives au travail de créateurs indisciplinés comme le collectif de musique L'Orchestre d'hommes-orchestres et l'auteur Simon Dumas.

Cet ouvrage, publié chez Nota Bene et dont la mise en livre est signée Daniel Canty, devait être une carte postale, une micropublication, comme elle l'avoue d'emblée, mais Myriam Suchet s'est visiblement emballée en écrivant sur l'indiscipline. Que l'argumentaire ne soit pas toujours parfaitement étoffé fait partie du but du livre : lancer des pistes, donner à penser. Que l'on termine la lecture en n'ayant pas une idée absolument limpide de ce qu'est ou n'est pas l'indiscipline s'inscrit justement dans la visée de l'auteure, qui ne fournit pas un mode d'emploi, mais balise un territoire de pensées et d'actions, qu'elle nous invite à rejoindre à www.pearltrees.com/msuchet/outils-indisciplinaires/id10165623.

Jonathan Lamy

Groupe Nota Bene
2200, rue Marie-Anne Est
Montréal (Québec)
Canada H2H 1N1
www.groupenotabene.com
ISBN 978-2-89518-529-1





Vulve-gueule

Marie-Andrée Godin

Les très beaux zines de Marie-Andrée Godin circulent depuis quelques années avec C'est beau escabeau, une micromaison d'édition qu'elle a cofondée. On a pu dénicher ses publications artisanales, dont *Le procès Pussy Riot* (2012) dans des événements comme Expozine ou le Salon Nouveau Genre. L'écrivaine et artiste de Québec publiait cet automne un premier recueil de poésie aux Éditions de l'Écrou. Le titre *Vulve-gueule* frappe, saute au visage. Il gueule, c'est le cas de le dire, et nous plonge d'emblée dans une parole féminine qui ne fait pas dans la dentelle.

Le livre s'ouvre sur une image « de cochonneries de trottoir / qui tournent sur elles-mêmes », se promène de Limoilou à New York, en passant par « le métro de Paris dégueulasse » pour nous offrir d'authentiques instantanés du quotidien, sous forme de brefs portraits ou bien d'histoires, comme celle de « la fille que mon coloc baise à 4 heures ». Bien entendu, ça parle de cul : « et je dis des cochonneries / moi quand je jouis ». Sauf que le cul s'avère bien souvent déçu, comme dans ce « Haïku de Saint-Roch » : « Moi j'avais des rêves / astheure j'attends dans un parking / le cul sur du béton frette ». Bref, nous sommes loin de la poésie propre ou de l'érotisme rose bonbon. Nous nous trouvons plutôt dans un territoire féminin joual, et le ton est cru : « Si tu regardes mon cul, tu verras pas mon âme / juste mon cul ».

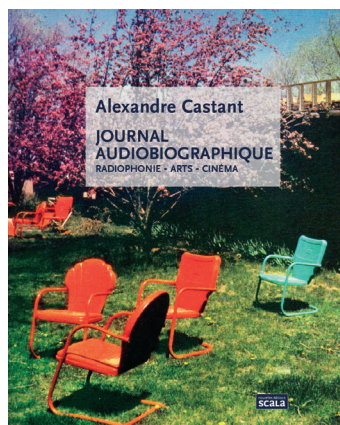
Vulve-gueule s'inscrit dans une écriture du féminin assez trash qui revient en force ces temps-ci, dans l'héritage de Josée Yvon, et qui rappelle *Les choses de l'amour à mardo* de Maudé Veilleux, titre publié lui aussi à l'Écrou après une première version chez C'est beau escabeau. Les Éditions de l'Écrou ont d'ailleurs le don de ramasser des voix un peu détonantes, souvent

issues du slam, des arts visuels ou de la performance, pour en faire des livres, sans l'aide des subventions habituelles. Il y a là un côté DIY qui rappelle les zines et qui sied bien à Marie-Andrée Godin, même si les textes de *Vulve-gueule* ne sont ni calligraphiés ni accompagnés de dessins, comme c'était le cas dans ses micropublications. Certains poèmes du recueil reprennent néanmoins les titres de ses zines, comme « Les filles les guénilles », « Les gars les soldats » et « Le poème de Saskatoon ».

Il y a dans ces textes, comme c'est souvent le cas à l'Écrou, un petit côté brut, éméché, qui ne sent pas la perfection ou le polissage. Mais ce n'est pas le but, justement. Il s'agit plutôt d'assumer une parole dans sa brutale imperfection. Et ça vagit, comme on le dit du cri du lièvre ou du crocodile. Ça peut être drôle et critique à la fois : « un shitload de cheerleadeuses / d'à peu près 11 ans et demi / avec plus de maquillage dans face / que j'en ai mis dans toute ma vie ». Ça peut faire preuve d'une certaine candeur qui, elle aussi, s'assume merveilleusement : « J'ai envie de faire des poèmes / pour que tu me trouves sexy ». C'est le courage de dire des choses ordinaires, avec sa gueule et avec sa vulve, à la face du monde.

JL

Les Éditions de l'Écrou
www.lecrou.com
info@ecrou.com
ISBN 987-2-924682-02-9



Journal audiobiographique

Alexandre Castant

Depuis une quinzaine d'années, Alexandre Castant (docteur en esthétique et enseignant à l'École nationale supérieure d'art de Bourges) mène un travail d'écriture critique assidu, partant d'abord de l'image fixe (dont témoignent notamment ses essais *Noire et blanche de Man Ray*, Scala, 2003, et *La photographie dans l'œil des passages*, L'Harmattan, 2004) vers l'image en mouvement (et mentales, explorées dans le recueil

collectif *ImagoDrome* publié sous sa direction par Monographik en 2010), puis de celle-ci vers le son.

En 2007, le livre *Planètes sonores* (réédité, dans une édition revue et augmentée, en 2010 par Monographik) s'était fait remarquer par son exploration subtile, dans une perspective transhistorique, des rapports entre le son et la création artistique contemporaine au sein de trois domaines : la radiophonie (qui, comme le dit joliment l'auteur, « fait de notre relation au monde sonore une histoire collective et intime, imaginaire aussi »), les arts plastiques (de Schwitters à Sarkis) et le cinéma (donnant lieu, toujours par le scanner de l'audio, à des analyses des *Histoires du cinéma* de Godard, des premiers films de Greenaway, de Jacques Tati ou encore des grands maîtres visionnaires tels Eisenstein, Vertov ou Wells).

Aujourd'hui, ce tout aussi passionnant *Journal audiobiographique* qui affiche, en sous-titre, ces trois mêmes champs connectés, apparaît comme une suite à la bouillonnante multitude de *Planètes sonores*. Alexandre Castant y propose un état des lieux actualisé des pratiques audio aventureuses en pleine expansion sur un mode à la croisée entre le recueil d'articles et de textes, parfois déjà publiés dans des actes, catalogues ou revues artistiques (*Particules*, *Dust-Distiller*, *Volume*, *L'art même...*) auxquels il a collaboré, et du « journal » (comme ces bruits et sonorités de Shanghai qu'il a inventoriés lors de son séjour ou la bande-son d'une écoute au casque à l'intérieur d'un train pour les images qui défilent), donnant aussi à l'ensemble plus d'intimité tout en partageant les émotions-perceptions, toujours avec une certaine pudeur et élégance. On croise ici des artistes plutôt associés au domaine vidéo plastique (Douglas Gordon, Steve McQueen, Philippe Parreno, Tania Mouraud, Marie-Jo Lafontaine...), des cinéastes (Jonas Mekas avec sa création radiophonique À Pétrarque, Vincent Dieutre et sa « voix-dictaphone », Joris Ivens et son *Histoire du vent*, Jean Cocteau dans les émissions radiophoniques produites par Roger Pillaudin en 1960, dévoilant le *Journal sonore du Testament d'Orphée*, Alain Robbe-Grillet déjà abordé dans *Planètes sonores* mais réabordé ici sous un angle complémentaire dans une conversation avec Michel Fano, compositeur avec lequel il a travaillé pour ses films entre 1963 et 1975), mais aussi des musiciens-compositeurs travaillant plus spécifiquement la matière ou les agencements sonores (de Cornelius Cardew, Éliane Radigue, Pascal Comelade, Alexandre Joly et John Zorn aux derniers opus de David

Bowie et à la grande exposition internationale qui lui fut consacrée) et des créateurs intermédiaires (Laurie Anderson, Christian Marclay, Cécile Le Talec, Jérôme Poret...).

Le *Journal audiobiographique* reprend aussi des textes au sujet d'expositions et de manifestations marquantes pour les arts sonores, parmi lesquelles *23'17"* à Mains d'Œuvres (Paris) qui a fait date par son mode de monstration, une installation démarrant après que la précédente se soit éteinte après un certain temps, *Musiques en jouets : de Charlemagne Palestine à Pierre Bastien* dans la collection du Musée des arts décoratifs de Paris en 2009, *I Am the Record and I Am the Medium* de l'artiste britannique Georgina Starr au Confort Moderne (Poitiers), *Vinyle, disques et pochettes d'artistes : la collection Guy Schraenen* à la Maison Rouge (Paris), *Sonopoetics* sur le rapport entre poésie sonore et image à l'Institut supérieur pour l'étude du langage plastique (Bruxelles) en 2010 et *À hauteur d'oreille* explorant les objets sonore et visuel, exposition pilotée par l'École supérieure d'art et de design Marseille-Méditerranée en 2013.

Le son (traversant les notions de bruit, de silence, de voix, d'immatérialité, d'espace-temps...) et son écoute créative est ici un trait d'union entre les (in)disciplines, les pratiques, les signes et les perceptions, un véritable acteur diariste dont la forme choisie ici par Alexandre Castant convient bien à l'expérience voyageuse qu'il a vécue et mise en écrit (l'audio posant aussi la question sensible de son expression) avec clarté et fluidité. Comme le dit très justement notre auteur audiophile, « [l]e caractère indiciel du son impliquant une sémiologie de l'empreinte – de la présence et de l'absence conjointe –, l'expérience sonore peut participer d'un journal qui serait, tout à la fois, histoire intime et collective, audiobiographie, chronique de l'altérité, lacune et projection ». Une belle ouverture à la cosmogonie de ces arts du son contemporains aux intersections variables.

Philippe Franck

Nouvelles éditions Scala
8, place des Jacobins
69002 Lyon
France
www.editions.scala.fr
ISBN 9782359881677